

» mon pouvoir et à ma disposition la ré-  
 » lation des campagnes d'Italie. Cette  
 » époque éloignée, déjà étrangère à la  
 » politique de nos jours, a désormais  
 » tout le mérite de l'histoire. Elle est vive-  
 » ment désirée; la science et les contem-  
 » porains la réclament. Je m'estimerais  
 » heureux qu'elle fût livrée à ma discrétion;  
 » et, dans le cas où vous m'obtiendriez  
 » cette faveur\*, je vais pourvoir au  
 » moyen d'en profiter sans retard, en  
 » demandant, dès cet instant, à Londres,  
 » quelles seraient les formalités qu'on  
 » imposerait ici et là-bas pour que ce  
 » manuscrit pût me parvenir. Je prie-  
 » rai qu'on veuille bien transmettre aussi  
 » la réponse qui me sera faite, à sir Hud-  
 » son Lowe, afin que vous puissiez juger,  
 » de votre côté, si ce que l'on prescri-  
 » rait vous semblerait convenable.

» A votre tour, mon cher général,  
 » écrivez-moi par toutes les occasions;  
 » mandez-moi toutes les commissions  
 » qui vous viendront à l'esprit, sérieuses  
 » et frivoles, aisées ou difficiles, n'im-

---

\* La réponse du comte Bertrand fut qu'on n'attendait qu'une occasion favorable pour m'envoyer ces Campagnes.

» porte. Dites-vous bien, répétez-vous  
 » sans cesse, que je ne vis que pour vous  
 » tous et en vous tous. Mon corps seul a  
 » quitté votre rocher.

» Le comte de LAS CASES. »

DU COMTE DE LAS CASES A M. GOULBURN,  
 EN LUI ADRESSANT LA PRÉCÉDENTE.

« Monsieur, j'apprends de ma femme  
 » l'extrême bonté avec laquelle vous avez  
 » bien voulu, en différentes circon-  
 » stances, lui transmettre, au nom de lord  
 » Bathurst, à Paris, des nouvelles de moi  
 » et de mon fils. Veuillez bien en rece-  
 » voir mes remerciemens et ma reconnais-  
 » sance.

» Oserais-je (si, comme je le com-  
 » prends, vous vous trouvez sous lord  
 » Bathurst, à la tête de la direction des  
 » affaires de Sainte-Hélène) implorer de  
 » vous la faveur de me diriger sur cer-  
 » tains points relatifs à la correspondance  
 » avec cet endroit.

» Oserais-je vous solliciter, au nom de  
 » tous les sentimens qui peuvent habiter  
 » dans un cœur humain et sensible, de  
 » seconder, d'accord avec vos propres  
 » réglemens, mes religieuses intentions  
 » de chercher à porter quelque conso-



» lation et quelque adoucissement aux  
» douleurs qu'on y éprouve.

» Oserais-je vous prier de m'obtenir  
» de lord Bathurst, de savoir s'il me sera  
» permis de faire parvenir à Longwood  
» les livres, brochures, papiers publics  
» et autres objets que je croirais y pou-  
» voir être agréables : dans le cas de l'af-  
» firmative, vous priant, Monsieur, de  
» vouloir bien désigner vous-même la  
» personne de confiance que vous vou-  
» driez, pour en faire la recherche et  
» l'achat à Londres, ne me réservant que  
» d'en payer le montant à vos ordres.

» Oserais-je vous prier, si dans les  
» lettres ouvertes que je vous adresserai  
» pour Sainte-Hélène vous y aperceviez  
» la moindre phrase douteuse qui pût  
» vous inquiéter, de l'effacer vous-même  
» de mon consentement, pour ne pas  
» en gêner l'expédition, et avoir la bonté  
» de m'en prévenir, pour que je ne re-  
» tombasse pas dans le même inconvé-  
» nient.

» Vous pourrez lire, Monsieur, dans  
» la lettre que j'ai l'honneur de vous  
» envoyer aujourd'hui pour Longwood,  
» que j'y fais la demande d'un manuscrit  
» (*les Campagnes d'Italie*), étranger à la

» politique du temps, mais précieux pour  
» l'histoire et la science. Dans le cas où  
» l'on voudrait bien me le confier de  
» Longwood, pourrais-je obtenir de vous  
» que vous voulussiez bien m'en faciliter  
» le prompt envoi, en prescrivant dès  
» cet instant à sir Hudson Lowe les for-  
» malités qu'il y aurait à remplir de part  
» et d'autre pour qu'il pût me parvenir?

» Je sais, Monsieur, qu'au milieu de  
» tous vos embarras, ce que j'ose vous  
» demander peut multiplier vos soins ;  
» toutefois, je ne désespère pas de les  
» obtenir par la sainteté des motifs qui  
» me portent à vous les demander. Je  
» vous en aurai la plus vive et la plus sin-  
» cère reconnaissance. C'est dans l'inten-  
» tion de me rendre le moins importun  
» possible et de simplifier d'autant l'ob-  
» jet de mes désirs, que j'ai cru pouvoir  
» m'adresser directement à vous, Mon-  
» sieur, au lieu de m'adresser à lord  
» Bathurst ; ce en quoi j'ose espérer que  
» je n'ai rien fait d'inconvenable ; ce se-  
» rait fort innocemment et tout à fait  
» contre mon gré.

» J'ai l'honneur d'être, Monsieur, etc.

» Le comte de LAS CASES. »



DEUXIÈME LETTRE DU COMTE DE LAS CASES  
AU GÉNÉRAL COMTE BERTRAND.

Francfort, le 15 février 1818.

» Me voilà fidèle à mon engagement ;  
 » je vous écris après un mois , et à pareil  
 » jour de ma première lettre. Je tiens à  
 » consacrer la même date, pour que vous  
 » soyez certain qu'elle ne vous manquera  
 » jamais. Toutefois, des parties de ma  
 » lettre seront peut-être plus fraîches  
 » que sa date, par la circonstance du si-  
 » lence de M<sup>me</sup> de Las Cases dont j'at-  
 » tendais chaque jour des nouvelles de  
 » Paris. Elle m'a quitté il y a près d'un  
 » mois. Elle devait aller voir tous vos  
 » parens, ainsi que ceux des généraux  
 » Gourgaud et Montholon. Je devais en  
 » recevoir les détails les plus circonstan-  
 » ciés. A mon grand étonnement, je n'en  
 » entends point parler; et ne voulant pas  
 » retarder plus long-temps à vous écrire,  
 » je me vois réduit à renvoyer au mois  
 » prochain tous les détails que je suis  
 » bien sûr qu'elle aura été prendre avec  
 » autant de zèle et de soin que si c'était  
 » moi-même.

» J'ai la satisfaction de savoir que ma

» première lettre vous a été envoyée : je  
 » l'avais accompagnée d'une lettre d'en-  
 » voi à M. Goulburn : je viens de rece-  
 » voir sa réponse. Je me fais un vrai  
 » plaisir de reconnaître qu'elle est pleine  
 » d'attentions, d'égards, et satisfaisante  
 » sur tous les points; ce qui me donne  
 » l'espoir qu'il y avait le vice de ne pas  
 » s'entendre.

» On m'assure qu'on sera toujours  
 » prêt à vous transmettre mes lettres  
 » lorsqu'elles seront de même nature,  
 » et ne présenteront pas plus d'objec-  
 » tions. On ajoute que, conformément  
 » à ma demande, on vous transmettra  
 » les livres et pamphlets que je désigne-  
 » rai. On s'offre de se les procurer, et  
 » d'en surveiller exactement l'envoi, se  
 » réservant de m'en envoyer de temps à  
 » autre le montant, pour être acquitté  
 » par moi. On me fait savoir que, s'il  
 » est agréable à l'Empereur de me con-  
 » fier les *Campagnes d'Italie*, sir Hudson  
 » Lowe reçoit des instructions pour les  
 » transmettre en Angleterre, d'où on me  
 » les fera remettre, dans les formes ex-  
 » primées, de Longwood même, après  
 » en avoir pris la connaissance nécessaire.  
 » Enfin, l'on m'apprend que mes papiers



» saisis dans la Tamise m'ont été ren-  
 » voyés sur-le-champ, et sans avoir été  
 » ouverts, que des fatalités seules peu-  
 » vent m'en avoir privé jusqu'ici, ce qui  
 » en effet est encore de la sorte.

» J'espère donc qu'avec cette présente  
 » lettre vous recevrez déjà quelques pu-  
 » blications. Malheureusement, je suis  
 » loin et bien mal placé pour les choisir  
 » et les avoir dans toute leur nouveauté.  
 » Mais je vais écrire à Londres, pour  
 » tâcher de remédier à cet inconvénient.  
 » J'espère aussi, par la même occasion,  
 » pouvoir vous faire expédier bien des  
 » objets dont vous manquez ou qui pour-  
 » raient vous être agréables, ou bien  
 » encore essentiels à la santé de l'Em-  
 » pereur.

» Sa Majesté Marie-Louise se porte à  
 » merveille, et est toujours à Parme.  
 » Son fils, d'après les nouvelles de peu  
 » de jours, de quelqu'un qui l'avait vu  
 » à un bal d'enfans, était beau comme  
 » l'Amour, et faisait les délices de Vienne;  
 » ce sont ses propres expressions. Il danse  
 » avec fureur et s'en acquitte à merveille.

» J'ai été pour tous les membres de la  
 » famille de l'Empereur, un objet du plus  
 » tendre et du plus touchant intérêt.

» Je me suis vu entouré, pressé de  
 » leurs offres et de leurs vœux. Je serai  
 » assez heureux pour vous transmettre  
 » de leurs nouvelles régulièrement tous  
 » les mois.

» Le prince Jérôme m'a fait dire que  
 » ses offres pour moi ne connaîtraient  
 » d'autres bornes que *l'impossible*. Il a  
 » recueilli près de lui le bon et vertueux  
 » Planat, qui, depuis notre séparation  
 » du *Bellérophon*, poussé de tourmente  
 » en tourmente, était menacé de périr  
 » sur la plage. La princesse Hortense me  
 » mande qu'elle a été bien persécutée ;  
 » mais que si le motif de ses tourmens  
 » avait été le tendre et respectueux dé-  
 » vouement qui remplissait son cœur,  
 » elle en était fière et heureuse.

» Toutes les fois que ma santé me le  
 » permet, je vais faire ma cour à la prin-  
 » cesse Joseph, que sa mauvaise santé  
 » tient dans la retraite la plus absolue,  
 » et alitée la plupart du temps. Nous par-  
 » lons de Sainte-Hélène. Nos pensées  
 » traversent les mers : ce sont d'heureux  
 » instans pour nous. Ses filles sont à mer-  
 » veille. Son mari, d'après de très-frai-  
 » ches nouvelles, était en bonne santé. Il  
 » avait pris soin de deux domestiques de



» l'Empereur Napoléon, dont le Gouvernément anglais avait jugé à propos de diminuer l'établissement de Longwood.

» Le prince Lucien me donne des nouvelles de toute la famille réunie à Rome. Madame, M. le cardinal Fesch, la princesse Borghèse et le prince Louis se portent à merveille, et joignent leurs vœux et leurs prières pour la santé et la conservation de leur auguste parent. Pour le prince Lucien, il est heureux, dit-il, à Rome : il vient d'établir avantageusement ses trois filles. Toutefois, son esprit et son cœur se dirigent sans cesse sur Sainte-Hélène; il ne peut plus se faire à l'idée de voir son frère languir et mourir dans son exil : il me somme de lui dire, du fond de mon cœur, si l'Empereur serait aussi heureux de le voir, qu'il le serait lui-même de se présenter à lui; et il me charge, ce que j'exécute par le même courrier, de demander au gouvernement anglais s'il veut lui accorder de passer à Sainte-Hélène, pour y demeurer deux années, ou toujours, si son frère ne le renvoie, avec ou sans sa femme et ses enfans, sa femme lui disputant l'honneur de le

» suivre; s'engageant à ce que lui ou les siens ne contribuent à aucun accroissement quelconque de dépense, se soumettant à toutes les restrictions imposées à son frère, et offrant de se soumettre à toutes celles qu'on jugerait à propos de lui imposer personnellement, avant son départ, ou après son retour.

» Mon cher général, je ne puis m'empêcher de revenir encore à vous prier de voir si l'Empereur daignerait me confier les *Campagnes d'Italie*; vous me ferez parvenir ensuite celles d'Égypte à leur tour. Ce sont deux trésors pour le monde savant et pour l'histoire, tout à fait étrangers à la politique du temps, par conséquent sans nulle objection. J'ai fait parvenir à Londres tous les remercimens de la comtesse Bertrand, pour les souvenirs gracieux qu'on avait bien voulu lui témoigner, et les attentions aimables qu'on avait eues pour ses enfans. Si j'avais pu demeurer en Angleterre, je me serais occupé, moi, sur les lieux, de chercher quelque chose qui pût être agréable à ces dames. De si loin, je n'ai que mes vœux : ils sont bien sin-



» cères pour elles et pour vous tous, mes  
» chers compagnons. Le roc fatal ne sort  
» point de mon cœur.

» Ma santé continue d'être bien mau-  
» vaise; mes maux de tête s'aggravent  
» journellement: les médecins ne savent  
» qu'en dire. Que Dieu me la conserve  
» pour le service et pour le bien de mon  
» cœur! Je vous embrasse tous bien ten-  
» drement. Pour vous autres, soignez  
» votre santé, portez-vous bien, ce sera  
» ma récompense, celle de vos amis, qui  
» vous aiment comme moi.

» Le comte de LAS CASES. »

LETTRE DU COMTE DE LAS CASES A M. GOUL-  
BURN EN LUI ADRESSANT LA PRÉCÉDENTE.

Francfort-sur-le-Mein, le 4 mars 1818.

« Monsieur, je reçois à l'instant votre  
» lettre, la réponse satisfaisante qu'elle  
» contient à tous les articles de la mienne,  
» les procédés et l'obligeance personnels  
» dont vous voulez bien me donner la  
» preuve: j'en suis extrêmement touché  
» et tout à fait reconnaissant.

» Je vous envoie une seconde lettre  
» pour Longwood. Tout ce que vous me  
» rappelez touchant les papiers de la

» campagne d'Italie, lorsque j'étais en-  
» core à Sainte-Hélène, est très-juste.  
» Veuillez bien faire agréer mes remer-  
» cimens à lord Bathurst, pour les ins-  
» tructions qu'il fait adresser à sir Hudson  
» Lowe, afin de me faciliter l'envoi de  
» ces papiers, dans le cas où l'Empereur  
» Napoléon daignerait trouver agréable  
» de me les confier.

» Je vais écrire à Londres pour qu'on  
» vous remette, Monsieur, une note des  
» livres et des publications que je dési-  
» rerais que vous eussiez la bonté de  
» transmettre à Longwood. Je suis trop  
» loin des lieux pour pouvoir les choisir  
» à temps. Dans tous les cas, si les pre-  
» mières occasions étaient trop promptes,  
» pour que cette note vous fût remise,  
» oserais-je vous prier d'expédier de  
» vous-même les dernières brochures de  
» MM. de Pradt, Fiévée, Benjamin-  
» Constant, Châteaubriant, celles sur le  
» concordat, etc., etc.? Voudriez-vous  
» y joindre, de votre choix, ce que vous  
» croirez de meilleur, de plus neuf, de  
» plus recommandable dans vos publica-  
» tions? Auriez-vous la bonté d'abonner  
» l'établissement de Longwood au *Jour-  
» nal du Commerce*, si toutefois, depuis



» mon départ, ils ne reçoivent déjà un  
 » journal français; comme aussi de vou-  
 » loir bien l'abonner, de votre choix, à  
 » un de vos journaux de l'opposition. Le  
 » *Courrier* et le *Times* leur étaient com-  
 » muniqués, étant communs dans l'île.  
 » J'acquitterai ponctuellement la dé-  
 » pense que vous voudrez bien m'en  
 » adresser, vous priant seulement de ne  
 » pas en laisser monter les réclamations  
 » partielles trop haut; non plus que de  
 » les tirer sur moi à vue. Je n'ai point de  
 » fonds à ma disposition; ceux que j'avais  
 » été assez heureux d'offrir et de voir  
 » accepter, ne me sont point encore rem-  
 » boursés. Je suis donc réduit à puiser  
 » dans la bourse d'autrui et d'un chacun:  
 » je suis le *mendiant de Bélisaire*.

» Encouragé par la grâce de votre  
 » réponse *officielle*, et dans l'espoir de  
 » rencontrer de plus en vous des dispo-  
 » sitions *officieuses*, j'oserai étendre mes  
 » demandes jusqu'à vous prier de vouloir  
 » bien faire comprendre dans les envois  
 » à Longwood, des objets que je crois  
 » agréables aux jouissances, ou essentiels  
 » à la santé du prisonnier de Longwood.  
 » Auriez-vous la bonté de faire chercher  
 » quelques livres du meilleur café qu'il

» serait possible de trouver dans Londres,  
 » et une certaine quantité du meilleur  
 » vin de Bordeaux existant? Je sais par  
 » expérience, pour ce dernier, qu'on  
 » pouvait s'en procurer sur les lieux, de  
 » la cave des propriétaires mêmes, du  
 » prix de six à sept francs, qui était su-  
 » périeur à tout ce que le commerce  
 » laissait circuler. Je mettrais du prix à  
 » ce qu'il fût possible de se procurer  
 » quelque chose de la sorte. Monsieur,  
 » dans toute la vérité de mon âme, en  
 » dehors de tout ressentiment et de toute  
 » humeur, je puis vous assurer qu'il n'ar-  
 » rivait que trop souvent que le vin pré-  
 » senté à Napoléon n'était pas suppor-  
 » table, et qu'il en était ainsi de la plupart  
 » des choses à son usage. Ce qui pourra  
 » vous aider à le comprendre, c'est de  
 » vouloir bien réfléchir que nous subsis-  
 » tions, à Longwood, à *l'entreprise*. Votre  
 » gouvernement débourse les sommes,  
 » nul doute; mais vous connaissez assez  
 » les affaires pour savoir les inconvéniens  
 » et les abus des fournitures. Ceci n'est  
 » pas un cri nouveau de ma part, c'est un  
 » épanchement. Du Cap, j'ai fait parvenir  
 » du vin de Constance; il a été trouvé  
 » très-bon, a causé quelque plaisir.



» Voudriez - vous bien ordonner qu'on  
 » en fit un nouvel envoi à mon compte.  
 » Un autre objet auquel je tiendrais beau-  
 » coup, serait de tâcher d'obtenir de nos  
 » huiles de Provence, sur les lieux mê-  
 » mes, et ce qu'il y aurait de meilleur.  
 » On ne nous a jamais rien donné en ce  
 » genre qui ne fût tout à fait repoussant :  
 » on y sentait vivement la privation d'eau  
 » de Cologne, dont l'habitude ou la santé  
 » même demandait un grand usage.

» Monsieur, je sais que j'ose exprimer  
 » ici des détails tout à fait hors de votre  
 » sphère, je n'imagine pas même com-  
 » ment, avec la meilleure volonté, vous  
 » en pourriez venir à bout convenable-  
 » ment; cependant, la seule humanité,  
 » les procédés, les égards les plus com-  
 » muns sembleraient donner droit à de  
 » pareilles indulgences. C'est pour obvier  
 » à tout, et satisfaire en même temps à  
 » tout, que je sollicitais si vivement, si  
 » ardemment, la permission de me fixer  
 » sur vos rivages. Tout ce que j'ose vous  
 » indiquer ici eût été mon unique et ma  
 » constante occupation. Je l'eusse, du  
 » reste, rempli sans reproche; on eût pu  
 » s'en rapporter à moi; j'eusse été fidèle  
 » à tout ce que j'eusse promis: et quel

» inconvenient y eût-il eu à permettre  
 » des soins aussi innocens et aussi natu-  
 » rels? Quel nom n'a-t-on pas le droit de  
 » donner, au contraire, aux interdictions  
 » cruelles qu'on a prononcées. Pourrait-  
 » on les maintenir? Je désire et sollicite  
 » toujours un adoucissement en ma fa-  
 » veur, c'est-à-dire en faveur du bien.  
 » Je demeure à Francfort, comme si l'on  
 » ne m'avait pas encore délivré de mon  
 » surveillant; je ne sors guère davantage  
 » de ma chambre: j'eusse été de même  
 » à Londres.

» Monsieur, je vais terminer ma longue  
 » lettre en vous priant de mettre sous les  
 » yeux du ministre la demande que je  
 » viens d'être chargé de lui faire de la part  
 » du prince Lucien Bonaparte; savoir: de  
 » lui accorder de passer à Sainte-Hélène,  
 » pour y demeurer deux années, avec ou  
 » sans sa femme et ses enfans; s'engageant  
 » à ce que lui et les siens ne contribuent  
 » à aucun accroissement quelconque de  
 » vos dépenses, se soumettant à toutes  
 » les restrictions imposées à son frère, et  
 » offrant de se soumettre à toutes celles  
 » qu'on jugerait à propos de lui imposer  
 » personnellement, avant son départ, ou  
 » après son retour.



» Ce que vous avez la bonté de me dire  
 » relativement à mes papiers saisis dans  
 » la Tamise, est le premier mot que j'en  
 » aie entendu depuis que j'en suis privé.  
 » Je viens de prier le ministre britan-  
 » nique ici de vouloir bien les réclamer  
 » à Berlin, où ils paraissent oubliés. Je  
 » vous assure que j'en ai éprouvé et que  
 » j'en éprouve chaque jour de grandes  
 » privations et de véritables dommages.  
 » J'ai l'honneur d'être, Monsieur,  
 » avec une parfaite considération, etc.

« Le comte de LAS CASES. »

TROISIÈME LETTRE DU COMTE DE LAS CASES  
 AU GÉNÉRAL COMTE BERTRAND.

Francfort, le 15 mars 1818.

» Je trouve un certain plaisir, mon  
 » cher général, en vous écrivant ma troi-  
 » sième lettre, à penser que ma première  
 » doit être déjà fort près de vous. J'espère  
 » que ma seconde est déjà en route,  
 » bien que je ne sois pas assez heureux  
 » pour en avoir la certitude. On a dû  
 » vous expédier avec elle un bon nombre  
 » de publications, et je vais donner une  
 » petite note de quelques autres à en-  
 » voyer avec la présente.

» Je reçois des nouvelles de ma femme,  
 » qui est à la veille de quitter Paris, pour  
 » venir avec mes enfans se fixer auprès  
 » de moi. Elle me mande avoir vu la fa-  
 » mille de Gourgaud, et lui avoir donné  
 » sur lui et votre établissement, tous les  
 » renseignemens qu'elle avait recueillis  
 » de moi. Sa mère et sa sœur se portent  
 » très-bien; elles le comblent de vœux et  
 » de tendresse. Votre famille, Monsieur  
 » le Grand-Maréchal, était en province,  
 » et il y avait long-temps qu'on n'en  
 » avait point entendu parler. Quant aux  
 » parens de Montholon, M<sup>me</sup> de Las Cases  
 » n'a pas été assez heureuse pour en  
 » rencontrer aucun. J'espère, dans ma  
 » première, pouvoir vous parler des  
 » vôtres, malgré leur éloignement de la  
 » capitale.

» Tous les membres de la famille de  
 » l'Empereur se portent très-bien. J'ai  
 » eu des nouvelles de chacun d'eux de-  
 » puis ma dernière, et j'en aurai chaque  
 » mois de manière à pouvoir vous en  
 » donner régulièrement. Tous le suivent  
 » de leurs vœux, et ne vivent qu'en lui.  
 » La plupart étaient demeurés jusqu'à  
 » présent tout à fait privés de ses nou-  
 » velles. Le peu que j'ai pu leur en trans-



» mettre leur a été bien précieux et bien  
 » cher. Pour satisfaire à leur intérêt et à  
 » leur tendresse si naturelle, je vais prier  
 » le gouvernement anglais, lorsqu'il re-  
 »cevra des nouvelles de Sainte-Hélène,  
 » de vouloir bien laisser arriver jusqu'à  
 » moi l'état de la santé de l'Empereur :  
 » c'est une grâce que je solliciterai au  
 » nom de toute une nombreuse famille.  
 » J'espère qu'il ne la refusera pas au sen-  
 » timent qui porte à la demander.

» Le prince Jérôme me fait l'honneur  
 » de me mander que les conditions im-  
 » posées à sa correspondance, et son  
 » profond respect pour son auguste  
 » frère, qu'il se plaît à reconnaître pour  
 » son second père, ont pu seuls le porter  
 » à se priver du bonheur de lui écrire  
 » lui-même, et de déposer à ses pieds  
 » toute son existence. Si la situation de  
 » l'Empereur ne se trouve pas améliorée  
 » l'année prochaine, il se propose de de-  
 » mander au gouvernement anglais la li-  
 » berté de se rendre à Sainte-Hélène avec  
 » sa femme et son fils, ne pensant pas  
 » qu'à cette époque, son voyage puisse  
 » rencontrer aucune objection raison-  
 » nable. La reine, sa femme, à qui rien  
 » d'héroïque et d'élevé ne saurait être

» étranger, partage les mêmes sentimens  
 » et forme les mêmes vœux.

» Le cardinal Fesch m'écrit, de son  
 » côté, au nom de Madame et au sien,  
 » me disant d'observer qu'étant les seuls  
 » à n'être point distraits par les liens de  
 » la propre famille, ni par la crainte de  
 » lui créer des inconvéniens, je dois m'a-  
 » dresser à eux de préférence, pour tout  
 » ce qui pourrait concourir à adoucir en  
 » quoi que ce soit l'affreuse situation de  
 » l'Empereur.

» La comtesse de Survilliers, que j'ai  
 » l'honneur de voir très-souvent, et dont  
 » les vœux voyagent vers Sainte-Hélène,  
 » est dans un très-mauvais état de santé.  
 » Elle souffre beaucoup, et donne même  
 » des inquiétudes. Les princesses ses filles  
 » sont à merveille.

» Je viens enfin de recevoir les papiers  
 » qui m'avaient été saisis dans la Tamise.  
 » Ils m'ont atteint après quatre mois de  
 » courses inutiles, et pour moi de priva-  
 » tions journalières. La fatalité seule a dû  
 » créer ce retard à ma peine; car ils  
 » m'ont été rendus sans avoir été ouverts.

» Il me tarde bien de recevoir de vos  
 » nouvelles et toutes vos commissions.  
 » Malheureusement, la distance est si



» grande, et les communications si peu  
 » régulières, que je dois attendre encore  
 » long-temps. Demandez-moi tout ce que  
 » vous voudrez; jusque-là je suis réduit  
 » à deviner. Vous ne tarderez pas à re-  
 » cevoir la partie du *Moniteur* qui vous  
 » manque. J'écris aujourd'hui à ce sujet.

» Je viens enfin de recevoir des nou-  
 » velles de mon agent de Londres. Il me  
 » mande avoir fait honneur à tous mes  
 » billets, j'en suis heureux; mais il me  
 » mande avoir reçu de plus deux nou-  
 » veaux billets de vous, qu'il s'est vu  
 » dans la nécessité de refuser, faute de  
 » s'être trouvé prévenu ou autorisé de  
 » moi; je suis affligé de cette circons-  
 » tance. Depuis que je vous avais quitté,  
 » je n'avais pu avoir de relation avec lui;  
 » je viens de lui répondre sur-le-champ,  
 » pour le charger d'y remédier autant  
 » qu'il pourrait être en son pouvoir. Il  
 » ne me dit pas du reste ce que pouvait  
 » être ces deux billets.

» Ma santé demeure toujours aussi  
 » mauvaise, si même elle n'empire beau-  
 » coup. Je m'en désespère d'autant plus  
 » que la saison devient très-belle, et que  
 » cette circonstance n'apporte aucune  
 » amélioration à mon état. C'est ce qui

» me fait demeurer à Francfort, où je  
 » me trouve au centre d'un grand nombre  
 » d'eaux thermales, où les médecins vont  
 » m'envoyer.

» M. le Grand-Maréchal, recevez, pour  
 » vous et mes chers compagnons, l'ex-  
 » pression de tous mes vœux et de tous  
 » mes sentimens: la colonie occupe et  
 » remplit ma vie. Soignez-vous tous,  
 » c'est le vœu de ceux qui vous aiment;  
 » chaque jour je le recueille pour vous  
 » autres. Il y a ici ou aux environs plu-  
 » sieurs des bannis; quelques-uns étaient  
 » de votre connaissance particulière. Ils  
 » vous aiment et vous vénèrent.

« Le comte de LAS CASES. »

LETTRE DU COMTE DE LAS CASES A M. GOUL-  
 BURN, EN LUI ADRESSANT LA PRÉCÉDENTE.

Francfort, le 27 mars 1818.

» Monsieur, j'ai l'honneur de vous  
 » adresser ma troisième lettre pour  
 » Sainte-Hélène. Je reçois, à l'instant  
 » même, les papiers qui m'avaient été  
 » saisis à Douvres; ils me sont remis sans  
 » avoir été ouverts. Je suis reconnaissant  
 » de ce procédé. Il n'avait jamais été  
 » dans ma pensée de me refuser à leur